Fin de Siècle.

III

Oui, disons-nous dans le chapitre précédent, la «Révolution française et la Révolution américaine nous répondront», ou plutôt peuvent répondre, comme éclatante affirmation de la grandeur du XVIIIe siècle et surtout de sa fin.

Car ces deux Révolutions-là, dans deux mondes et presque à la même heure, avec les mêmes principes qui doivent les justifier également, peut-être même les glorifier, n'ont point été ordinaires, de moyenne taille, d'importance secondaire, de celles sur lesquelles on passe légèrement et qu'on oublie presque. Elles ont été véritablement grandes et elles marquent autre chose qu'un siècle ou qu'une époque. Elles vivent dans les temps qui passent et dans les siècles qui s'écoulent.

Mais, d'abord, avant de traiter plus ou moins succintement ce double sujet qui pourrait bien n'en faire qu'un par plus d'un côté ou d'un rapprochement, ne conviendrait-il pas de s'arrêter un instant sur le mot Révoluton lui-même,—mot qui n'a pas pour tous le même sens et la même signification, mot qui dit et qui rappelle tant de choses faites et à faire, mot qui reste encore formidable dans tant d'esprits de notre siècle qui finit ou paraît vouloir finir dans un reniement et dans un blasphème contre son courageux et généreux prédécesseur?

Ce mot pourtant, qu'il ne faut point confondre avec la «révolte» sans portée, même quand on ne le prend pas dans son sens le plus élevé et le plus étendu, n'est pas absolument étrange. Il n'est ni nouveau, ni moderne, ni inconnu aux langues du passé. Il a été fréquemment employé en Grèce, à Rome, partout et dans tous les temps. Il est ancien, très ancien, peut-être vieux comme le monde. Il appartient à toutes les langues. On le trouve dans l'histoire de tous les pays, de tous les peuples et de toutes les sociétés humaines.

Il fait même leur histoire. Ne dirait-on point, de par le sens et l'esprit qu'il contient, qu'il est la loi du mouvement, de l'action et de la civilisation? Ne serait-il pas le progrès ou le développement de l'humanité dans sa marche à travers les siècles et vers des destinées plus ou moins entrevues? Ce qu'il exprime toujours, avec plus ou moins de clarté et de vérité, mais comme par ordre supérieur, c'est assurément la vie dans ses manifestations constantes et dans ses rapports multiples. Et quand il ne sera plus, silencieux comme ce qui a cessé d'être, ne s'appliquant plus ni aux hommes ni aux choses, ce sera l'immobilité complète dans tout et partout, et l'on pourra alors, si toutefois il reste un vivant sur terre, redire avec le poète Gilbert:

"Sur les mondes détruits le temps dort immo-
[bile."

Etrange et puissant vocable, en vérité, que le mot Révolution, avec tout ce qu'il peut avoir de mystérieux et d'inconnu!

Mais il ne faut, pensons-nous, craindre ni le mot ni la chose, et si la révolution, loi qui paraît suprême et qui ne devient terrible que lorsqu'elle est contrariée ou détournée de son but, a parfois ou peut avoir des manifestations et des éclats redoutables dans le monde, des moments de lutte effrayante et des combats qui sont la tempête, des drames de terreur et de mort où les passions les plus violentes et les sentiments les plus ardents se heurtent et se confondent dans une mêlée affreuse et sanglante, il ne faut pas en chercher la loi et la cause en dehors des conditions de la vie et de l'humanité, dans une démence sans cause et sans remède, et s'il nous faut certainement condamner les faits qui sont horribles et les actes qui sont criminels, nous ne devons cependant pas méconnaître que des principes ont déterminé cette lutte, qu'ils ont agi et combattu dans cette mêlée et dans ce drame, et que s'ils ont fait des ruines, des victimes et des morts, ils ont pourtant proclamé et accompli ce que la vérité demandait, ce que le droit réclamait et ce que voulait la justice. La révolution, du reste, qui se contenterait de briser et de détruire, qui renverserait et anéantirait seulement, qui ne serait qu'un fait brutal, sans morale et sans mieux, sans progrès réalisé et satisfait, sans vérité accrue et sans justice étendue, mériterait-elle ce nom, aurait-elle autre caractère que celui de la sauvagerie et serait elle même possible comme fait? Une révolution véritable, de plus ou moins d'étendue et de portée, dans un ordre comme dans un autre, ici ou là, a toujours un esprit, une âme et une conscience. Elle n'est pas et ne peut pas être déraisonnable.

Ne la confondons point avec la fatalité et ne la prenons pas pour la brutalité d'un élément aveugle.

Elle pense.

IV

Mais si, dans les temps modernes et rapprochés de nous, au XVIIIe siècle dont un siècle seulement nous sépare, sur l'autre continent de bien des peuples vécus et de plus d'une civilisation emportée ou remplacée, il y eut une révolution vraiment grande et complète,—grande par ses principes, ses actes et ses conséquences dans le monde,— complète en ce sens qu'elle a laissé peu de chose à penser, à révéler, à découvrir et à dire dans l'ordre politique et social, comme droits et liberté, comme république et démocratie, comme législation et surtout comme idéal de justice approchée sinon réalisée, chrétienne peut-être, malgré des apparences contraires et des temples momentanément fermés ou renversés, c'est bien incontestablement, de l'aveu de tous et pour tous, pour ses détracteurs eux-mêmes ou ses blasphémateurs, si toutefois il en reste encore, la Révolution française.

Il est bien vrai que l'Allemagne, le «pays de tous les hommes», de ceux qui sont blonds tout au moins, avait eu comme une révolution dans un siècle précédent, qu'elle avait parlé d'une voix nouvelle et sans doute étrange, et qu'il y avait eu discussion, dispute et bruit dans la patrie germaine de Luther. Mais si cela fut une révolution, latente partout du reste, elle n'eut point la hauteur des grandes choses et des affranchissements suprêmes. Sa taille fut plutôt celle d'un moine qui fait de la théologie, s'irrite, se met en colère, insulte, se révolte dans l'orgueil et se marie dans un protestantisme sans amour et sans liberté. Le révolté Luther n'eut rien du puissant révélateur en lui, et sa réforme, une agitation peut-être, n'a point été une réforme dans l'acception véritable du mot.

Le moine allemand n'eut que l'audace et l'emportement d'un sectaire, et l'on peut douter qu'il ait compris le christianisme dont il ne possédait ni la foi, ni la pensée intime, ni l'admirable amour. Puis, si l'Allemagne ne pense pas d'aujourd'hui, soit par elle-même ou soit avec les autres, et si ses savants et ses philosophes poussent parfois bien loin les audaces de la pensée et les spéculations de l'esprit qui cherche, l'Allemagne n'a guère possédé la philosophie qui agit. Très patiente avec les injustices et les institutions du passé, l'aura-t-elle jamais, ou quand l'aura-t-elle? L'Allemagne, savante et endurante, n'est point révolutionnaire, et le despotisme impérial et militaire vivra plus longtemps chez elle que partout ailleurs.

Mais si l'Allemagne n'a pas encore eu sa révolution, et si son protestantisme du XVIe siècle mérite à peine le nom de réforme, car ce qui n'est point accepté et indiscuté, c'est-à-dire sans controverse, n'est point accompli, est-ce que l'Angleterre du XVIIe siècle n'aurait pas eu la sienne avant la France, et cette révolution, antérieure à celle de la France, splendide par la conception, très haute par la portée, noble par l'esprit et par le caractère, affirmative par des principes qui en proclament la justice et la grandeur, souveraine par son élévation, son rayonnement et son œuvre dans le monde, c'est-à-dire admirablement humaine dans le sens de l'humanité tout entière et mettant l'Angleterre à la tête d'une civilisation qui sera désormais la civilisation reconnue et vivante, n'enlèverait-elle point à la France, trop fière peut être ou trop vaniteuse, le mérite de sa Révolution de la fin du XVIIIe siècle? Et si l'Angleterre, aujourd'hui, à cette heure, aux derniers jours du XVIIIe siècle, a cessé d'être l'Angleterre des temps passés pour devenir la Grande-Bretagne, c'est-à-dire cette formidable puissance qui règne sur les mers, qui possède des continents entiers, qui a partout un pied sur le monde, qui est la maîtresse ou l'arbitre des peuples et des nations de la terre, et devant qui s'agenouillera très humblement le XXe siècle de demain, est-ce qu'elle ne le devrait pas à sa glorieuse révolution du XVIIe siècle et aux éternels principes qu'elle a proclamés dans une civilisation de vérité, d'humanité et de justice auguste et chrétienne?

J. GENTIL.

LA NOURRITURE DES OISEAUX EN CAGE.

Quelle est la meilleure nourriture à donner aux oiseaux en cage?

Règle générale: il faut se rapprocher le plus possible de la nourriture que ces oiseaux prennent lorsqu'ils sont à l'état sauvage.

De tous nos oiseaux, le plus difficile à élever est certes le rossignol. Tantôt on lui donne des œufs durs broyés avec de la mie de pain blanc et du cœur de bœuf haché et mêlé en petite quantité, avec de la farine de graines de pavots.

Quelques personnes lui préparent un gâteau composé de farine de pois chiches, de beurre frais, de jaune d'œuf et de miel. Mais tous ces aliments sont insuffisants, et les rossignols dépériraient, si de temps à autre on ne leur donnait pas des insectes, des larves, et même des baies de quelques végétaux. En été, on leur procure des œufs de fourmis, en hiver, des vers de farine.

Les fauvettes recherchent les insectes, les graines, divers fruits, et de préférence les figues, les mûres, les raisins, les groseilles, les baies du sureau et du pistachier.

L'alouette apprivoisée n'est pas plus difficile que les poules pour la nourriture. Elle mange toutes sortes de petites graines, du son, du pain en bouillie avec du lait, des vers, du chènevis. Mais le chènevis est très échauffant et lui fait devenir le plumage noir.

Le chardonneret se nourrit de grains de chardons; mais en cage on le nourrit de millet, de chènevis et l'été de petites sauterelles dont il est très friand.

Les bouvreuils se nourrissent de graines de chènevis et autres.

Poison dans les Pommes de Terre.

Le public commence à s'inquiéter de la déclaration que l'on a faite récemment que les pommes de terre contiennent un poison appelé solanin. On prétend que les pommes de terre nouvelles en contiennent infiniment moins que les vieilles, mais il paraît que celles qui ont commencé à germer sont tout à fait dangereuses. Ceci peut être vrai mais il semble étrange qu'un peuple s'en soit nourri pendant des siècles, et que le danger auquel elles exposent vienne d'être découvert. On peut en toute sûreté affirmer que quiconque ne digère pas les pommes de terre a des désordres à l'estomac, et celui qui souffre d'indigestion, de la dyspepsie, de la constipation, de la bile, du foie ou des reins a besoin de prendre sans retard le Hostetter Stomach Bitter. Ce médicament fait plus que promettre, il guérit. Evitez les substitutions et insistez pour avoir le véritable remède. Essayez le.

Causerie Gastronomique

UNE

Recette Provençale

—Une canette au 6, une!

—Une entrefilet au 10, bien saignant, un!

—Les pieds du 4 qui attend! Dépêchons-nous!

—Une cervelle au 2, et une oseille qui va bien!

—Dix cassoulets au 5, bien épicés, dix!

Et malgré le vacarme des appels et des récriminations qui se croisent de tous côtés, voici la grave conversation qui s'engage là-bas, autour de la petite table réservée a ces *Messieurs du Ministère*.

Pour faire un cassoulet! Écoutez-moi bien! Et d'abord, pour combien de personnes?

—Pour six personnes.

—Attendez! Et M. La Rampe, qu'on appelait plus familièrement M. Ludovic, ferma les yeux, remplit de ses puissantes joues la cuvette arrondie de ses mains, et s'immobilisa dans un profond recueillement pour se réveiller soudain en dictant d'un air inspiré:

—Vous prenez deux litres de haricots nains.

—Bon!

—Je dis des haricots nains. C'est une espèce particulière. Notez bien qu'il y a des haricots nains assez gros et plus gros même que des haricots non nains. Vous prenez donc deux litres de ces haricots.

—Parfaitement!

—Que vous faites blanchir et égoutter. Y êtes-vous?

—Entendu!

—Et que vous mettez ensuite dans une terrine—une terrine en terre—vous me suivez?....

—Allez toujours!

—Et que vous mouillez d'eau largement assaisonnée de sel, de poivre et d'oignons. Bon! Ajoutez-y deux clous de girofle, de la carotte, un bouquet garni, et laissez partir à feu doux.

Le bruit du rez-de-chaussée s'apaisa. Les appels s'assourdirent, et dans un religieux silence que ne rompait même plus le fraternel frottement des couteaux et des fourchettes sur l'étain du restaurant à la mode, la voix de l'orateur, naturellement sonore, prit peu à peu tout son développement et sa belle assurance.

—D'autre part vous aurez fait rôtir un morceau de filet de porc frais d'un kilogramme.

—Un morceau de porc frais d'un kilogramme! reprit en chœur l'auditoire.

—Un kilogramme d'épaule de mouton et un kilogramme de confit d'oie....

Mais, à ce mot de confit, sans doute nouveau pour la plupart, les convives se regardèrent, apparemment gênés et pris entre leur vanité de gourmets avertis et leur avidité de savoir....qui l'emporta et, l'un d'eux plus gourmand—ou plus hardi—hasarda timidement une question qui lui valut un sourire de pitié du maître.

—Je n'avais pas dix ans, reprit-il, que je connaissais les confits. Mon père, un Méridional, s'il en fut, avait habitué ma défunte mère à lui en servir un pot, chaque mardi. Ce n'est pas qu'elle en fut bien folle. Elle se montrait même assez réfractaire à la cuisine paternelle et n'y goûtait qu'à contre-cœur. Elle disait souvent que si le diable avait une odeur, il devait sentir l'ail et que nos premiers parents avaient dû perdre l'Eden pour un oignon, à preuve qu'il est resté fruit maudit, qu'on ne peut sans pleurer, toucher ni voir. Elle accueillait avec un indulgent mépris nos exclamations sur la friture à l'huile, réprouvait comme un poison les cépes à la bordelaise, boudait l'aioli et la brandade, maudissait la bouillabaisse et s'obstinait à saupoudrer son linge avec du bon poivre rouge que mon père achetait lui-même. C'était la guerre du Nord et du Midi et la revanche de la cuisine normande contre la provençale que mon père exultait et que nous n'aimions pas moins que lui. Cette préférence le flattait et lorsque, la classe du matin terminée, nous rentrions déjeuner, lui d'ordinaire si sévère, s'enquérait à peine de nos notes. Arrivé le premier à table, impatient d'attaquer les confits, il se laissait aller à une joie de petit enfant.

—Eh bien! les moutards. C'est jour de confit! Et au moment d'enfoncer la cuiller dans la terrine,—une terrine que je revois d'ici, jaune, basse, avec deux petites anses bien commodes—il hésitait, peu retenu par la bonne mine de la graisse neigeuse veinée de noir et de brun, sous laquelle gisaient—véritables fossiles sous la glace polaire—les abatis qu'il en retirait à regret et nous distribuait lentement, en commençant par l'aîné, et en finissant par moi, le plus jeune.

Ma mère n'oubliait jamais les confits. Nous étions d'ailleurs là pour les lui rappeler. Il fallait le mercredi soir, nous chasser de la cuisine où nous nous glissions sous mille prétextes. Fatiguée de nos implorations, on finissait pourtant par nous y tolérer, à condition de rester bien sages et de ne pas ennuyer Marianne, une grosse Picarde, pas méchante, mais intraitable dans ses fonctions. Rien ne l'irritait les soirs de grands dîners, comme de nous voir assis auprès de la cheminée et nous y disputant la cuiller au jus pour arroser le poulet qui tournait et retournait avec un semblant de vie son pauvre corps plumé, vidé et ficelé sous nos yeux et lentement transformé en une belle chair dorée dont nous escomptions les saveurs.

—Laissez donc les enfants, vous dont ne savez pas!

Et elle nous arrachait la cuiller qu'elle suspendait très haut pour ne la rendre que de loin en loin, et à tour de rôle, au plus sage.

Pendant notre année de seconde, il nous arriva de nous absenter du lundi au mardi des vacances de Carnaval, invités par un vieil oncle habitant à quelques lieues de Paris. Nous devions justement rentrer pour le déjeuner auquel étaient conviés deux de nos amis d'enfance, depuis longtemps alléchés par nos descriptions du plat de famille et qui se réjouissaient d'être admis à y goûter. Jugez de notre angoisse, en apprenant que jusqu'à la dernière heure, personne n'avait songé aux confits. Il faut vous dire que la question culinaire se corsait chez notre père, de je ne sais quel point d'honneur que notre pauve mère tremblait de froisser et que nous-mêmes, trop fréquents témoins de scènes regrettables, flattions servilement dans l'intérêt de la paix générale. Car, si le père était bon, il n'en était pas moins très emporté et, il faut l'avouer, très injuste à ses heures. Et quand il arriva joyeux, sifflant l'air de chasse qui signalait ses rares accès de bonne humeur, on nous eut pris, nous et les camarades mis au courant de l'aventure, pour cinq prévenus prêts à l'interrogatoire. Il fallut s'expliquer. Ah! ce fut un orage d'abord. Mais sa déception de gourmet, contenue ce jour là, s'atténua peu à peu, les reproches et les plaintes s'espacèrent, ma mère pleura silencieusement et nous baissâmes le nez en attendant la fin probable du cyclone.

—Avec tout cela, on ne mange pas, finit-il doucement en manière de conciliation.

Est-ce étrange! Mes frères et moi que ses colères eussent fait blottir dans un trou de rat, réprouvions je ne sais quelle gêne, quelle honte de ces apaisements comme de concessions qui accusaient son tort et diminuaient son caractère.

—Qu'as-tu là, sur le réchaud, interroge-t-il?

—Une fricassée de poulet.

—Classique! fit-il ironiquement. La fricassée de ta mère!

—Mais non! Laisse-donc mère tranquille.

—C'est une fricassée que j'ai faite pour toi, exprès pour toi. J'y ai même fait mettre un morceau d'écorce de citron et un peu de muscade.

—Pas d'oignons, bien entendu.

—Justement si. Ha! Et des champignons avec: c'est excitant, tu verras! Et toute heureuse, la pauvre femme souriait déjà, la fourchette en mains, remuée d'espoir.

—Moi, j'ai une idée, fit mon père, qui jeta sa serviette et nous cligna malicieusement de l'œil. Voyons! Combien de temps nous faudrait-il pour confectionner ce confit?

Du coup, le découragement décomposa les traits de notre mère.

—Mais, mon amis, tu n'y penses pas! Le mal est fait et par ma faute.

Le mieux est de le supporter et de s'en consoler tant bien que mal. A quelle heure comptes-tu donc manger?

—Je te prie de répondre seulement à ma question sans la discuter. Combien de temps, au minimum, demande ce confit?

—Pas moins de deux heures, et deux grandes encore!

—Eh bien! Je propose de se serrer un peu le ventre et de se mettre tous à la besogne. Il est onze heures. Nous mangerons donc vers une heure et demie. Ce sera bien un peu long. Mais aussi, comme nous aurons gagné notre déjeuner! Et comme il nous paraîtra meilleur! Qu'en pensez-vous?

La chose fut décidée à l'unanimité et jamais je n'oublierai le plaisir que nous eûmes ce matin-là. Mon père, en bras de chemise, allait et venait de la cuisine à l'office, prodiguant du ton bref d'un régisseur, les recommandations générales ou confidentielles dont la familiarité et l'esprit réconfortait et réjouissait chacun. Nous travaillions selon nos forces et ma mère plus que nous tous à qui mon père, honteux, avait demandé pardon tout bas en ajoutant tout haut.

—Tu es la meilleure des femmes!

Seule, la bonne ne riait pas. Exilée de son domaine envahi par ses barbares de maîtres, elle maugréait tout bas tout en donnant comme à regret d'excellents conseils qu'elle ne pouvait décidément pas garder pour elle.

—Pas tant de feu! monsieur Jacques! Vous allez donner mauvais goût! Et M. Gustave qui oublie de peler ses oignons! Si c'est permis!

Enfin les confits furent prêts. La graisse retomba en couche épaisse sur les cuisses d'oie refroidies, et, après une demi-heure d'impatience, on se mit à table. Je n'avais jamais vu mon père si gai, ni ma mère si radieuse. Mais, le souvenir qui m'en reste, est celui d'un dernier soleil: mon pauvre père mourait quelques jours après...

Le narrateur, ému par ses souvenirs, s'était interrompu et achevait mélancoliquement son déjeuner. Mais la vie reprend vite ses droits et un convive se dévoua pour rompre le silence demi-respectueux, demi-attendri, qui avait suivi ces dernières paroles.

—Eh bien! Et le cassoulet?

—Quoi donc!

—Vous n'avez pas achevé de nous expliquer la recette.

Tiens, c'est vrai! Le tout une fois rôti, vous ajoutez de l'ail à vos haricots, et vous laissez cuire doucement. Puis, vous retirez la viande que vous mettez dans un plat en terre creux, les haricots en dessus. Vous n'avez plus qu'à faire des rondelles de votre saucisson, à les placer sur vos haricots et à faire gratiner au four... Ah! miséricorde! Il est deux heures. Et mon bureau! J'ai dépassé *l'heure de grâce*. Je n'arriverai jamais à temps! Bonsoir! N'oubliez pas l'indispensable: des haricots *nains*. Au revoir tout le monde! Les haricots dessus! Ma canne s'il vous plaît! Merci! Deux clous de girofle. Mon chapeau. Bien! Haricots nains n'est-ce pas! Des nains, des vrais nains! Serviteur, messieurs!

Un Crabe Lumineux.

Les journaux de Calcutta annoncent la capture, dans l'océan Indien, par une drague appartenant à la Société zoologique de cette ville, d'un crabe gigantesque et phosphorescent tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil.

Cet extraordinaire crustacé, qui a été péché à un mille à peine de la côte, par 45 brasses de profondeur, mesure 62 centimètres de diamètre à la carapace et ses plus longues pattes ont près d'un mètre. Armé de pinces terribles, il est d'une voracité incroyable, et ses yeux saillants, comme ceux des homards, lui donnent une apparence tout à fait féroce.

Quand on l'a capturé, non sans peine, les hommes de l'équipage l'ont mis dans un vaste bassin rempli d'eau de mer, où se trouvaient déjà une cinquantaine d'autres crustacés et poissons divers. Deux heures après, le crabe géant avait tout dévoré, et, le soir venu, quelle ne fut pas la surprise des zoologistes de découvrir que leur prisonnier émettait des rayons phosphorescents d'une blancheur laiteuse très caractéristique, éclairant tout le bassin au fond duquel, entre deux gros galets, il s'était blotti.

L'animal a été transporté à l'aquarium de Calcutta, où il fait maintenant l'étonnement des naturalistes et la terreur des enfants.

L'eau pure est un bienfait que nous
[tenons des dieux.
Ils ont voulu pour nous la répandre
[en tous lieux.
Mais celle d'Abita fait cent fois plus
[de bien.
A 6 c. le gallon, achetez; c'est pour
[rien

NOUVEAU COMBUSTIBLE.

Le (pyrogim), tel est le nom donné à un nouveau combustible inventé par le capitaine Jameson, de l'armée anglaise.

Le pyrogim est tout simplement fabriqué à Londres avec les ordures ménagères et déchets de toute sorte enlevés le matin par des voitures et transportés au dépot de gadoues de Waterloo-Bridge, où on les brûle.

Le capitaine Jameson a essayé d'incorporer aux cendres produites par la combustion de ces résidus une certaine quantité d'huile de basse qualité. Il a formé par pression des briquettes de 2 kilos qui ne produisent aucune poussière quand on les brise en morceaux et brûlent, paraît-il, avec une grande facilité.

Si le procédé de M. Jameson peut se vulgariser, on aurait enfin trouvé, pour les villes, le moyen de se débarrasser avantageusement des déchets journaliers, toujours si encombrants.

Ce que l'on pense à Londres des bruits de paix avec le Transvaal.

Press Associée—

Londres, 26 mai—La perspective de paix, quand et comment elle s'établira—voilà ce qui fait, en ce moment, l'objet de toutes les conversations. Il circule dans l'air une foule de bruits à propos de messages pacifiques provenant du président Kruger ou des délégués boers; mais tous ces racontars sont jusqu'ici sans aucun fondement.

Suivant nos hauts fonctionnaires, on se méprend sur l'importance de ces bruits, de quelque source qu'ils émanent.

Tous les télégrammes de Kruger ne peuvent changer la situation. La paix, a dit un de ces fonctionnaires, ne peut s'établir que quand le Transvaal aura suivi la même conduite que l'Etat Libre. Les deux cas sont semblables. Supposons que le président Steyn demande la paix, en quoi cela changera-t-il la situation? Ni Kruger, ni Steyn ne peuvent nous garantir que la population se soumettra. Kruger peut se rendre; Pretoria peut être entre nos mains, et, cependant, les autres parties du Transvaal peuvent renouveler ce qui est déjà arrivé, lors du siège de Wepener: il peut se produire des soulèvements partiels qui exigent la présence de milliers de soldats.

L'occupation complète étant le but poursuivi, l'état de guerre ne peut cesser que quand un désarmement complet se sera accompli.

Quand les Boers voudront faire la paix, ils n'ont qu'à s'adresser à Lord Roberts et à lui livrer leurs armes. Cela peut se produire à l'instigation de Kruger: ces appels à la paix ne signifient rien. C'est la soumission de la population qu'il nous faut. Jusqu'ici, a ajouté le fonctionnaire en question, cet esprit de soumission ne paraît pas faire de grands progrès.

Il faut laisser Lord Roberts subjuguer tout le Transvaal, comme il l'a fait aisément, à l'égard de l'Etat Libre. Quand le gros de la population aura mis bas les armes, que quelques corps de Boers se réfugient dans les montagnes, et qu'ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient fatigués de leurs entreprises, peu importe. Que le peuple se soumette, et nous ne ferons pas grand cas des guérillas.

Quant à une tentative d'intervention étrangère, elle ne peut nullement changer la situation. Une pareille démarche aurait à peine la valeur du papier sur lequel elle serait écrite.

Le Grand Poète WILLIS a dit des
BROWN'S Bronchial Troches.
"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE; ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) ayant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.
1er oct—1 an

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

24 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

DEUXIÈME PARTIE.

LE CRIME DE CHICAGO.

IV.

UNE LETTRE DANS LES CENDRES

Suite.

bord de l'Orb, Albéric Soucaud et son vieux compagnon, dans une stupeur qui ne leur laissait ni la faculté de penser, ni celle d'articuler un mot.

Jusqu'à ce que l'ombre affolée que poursuivaient les chiens, devenue toute petite, eût touché le mur de la ferme, dans leur même posture, penchés vers la rivière, le vieillard les deux mains sur son bâton, le jeune s'accrochant de l'une à la longue branche d'un saule, ils le suivaient des yeux.

Seulement alors, Albéric le premier, ils se redressèrent.

Ils se considérèrent sans prononcer davantage une parole.

Ce fut le vieux, toujours le plus loquace, qui rompit ce mutisme:

—J'en suis tout étouffé, pitchou.

—Moi, je cherche ma respiration.

—On croirait qu'il a marché sur l'herbe qui donne le vertigo.

—On le croirait.

Ils retombèrent dans leur silence.

Ils continuaient à regarder du côté des bâtiments de culture.

Allait-il reparaître?

C'était évidemment la question que tous deux se posaient.

La Bique se rassit, le gourdin entre ses jambes, levant la tête pour voir par-dessus les roseaux.

Soucaud semblait attaché au sol herbeux qui bordait la petite rivière.

Pas un bruit dans la campagne, pas un frémissement.

Le jeune homme imita son compagnon.

Et tous les deux demeurèrent un bon moment, les yeux sur l'eau tranquille, à réfléchir.

Ce fut pour la seconde fois l'ex-vagabond qui parla:

—Devient-il fou?

—On le penserait.

—Pauvre M. Claude!.... Ça l'a frappé la mort de sa petite.

—C'est bon d'aimer un enfant, mais s'il fallait que tous ceux qui en perdent tournent la boule....

—C'est si beau, ces petits êtres.

Encore une pause.

Chacun, l'exemple de l'un entraînant l'autre, regarda pardessus les roseaux.

—Il est rentré, va, garçon.

—Je le suppose.

Et Albéric, en secouant la tête:

—Il avait déjà beaucoup changé avant la mort de sa petite.

—C'est vrai.

—Dame! ça l'avait révolutionné, la drôle de fin de sa tante.

—Il ne devait pourtant pas la porter beaucoup dans son cœur.

—Ça ne fait rien.

—Puis ce qui a eu lieu après, l'arrestation de Mlle Chérie.

—Ça ce comprend.... Mais un homme a de l'énergie, que diable!

—Il est si bon, lui, que tout ça l'a touché peut-être plus que ça n'aurait touché un autre.

—Et puis, à la fin de la séance de la Cour d'assises, son accident....

—L'émotion, parbleu! et la chaleur.... Il y en a plus d'un qu'on a d'ù faire sortir, des femmes qu'on a emportées... Tiens, veux-tu que je te dise, il n'est pas bien remis de cette maladie.

—Il y a des gens qui ont prétendu, fit Albéric Soucaud, qu'il aurait pu en mourir.

—Oui, il parait que ça tue quelquefois.

Et le vieux et le jeune, le front courbé, laissèrent simultanément leur pensée, aller au fil de l'eau.

La Bique bientôt marmonna des mot pour lui seul, que son jeune ami n'écoutait point qui lui eussent semblé d'ailleurs, s'il les eût écoutés, la répétition des quelques phrases qu'ils venaient d'échanger.

Le petit-fils de la "Mamette", échappant à ses réflexions, frappa sur l'épaule du vieillard:

—Si nous rentrions?

—Comme tu veux, pitchou..... On repassera par le Calvaire, hein?

A continuer.

—Billet anonyme et ne portant aucune suscription. Cette lettre ne remonte qu'à trois mois; voilà quelque chose à garder.

Il glissa soigneusement le papier dans un portefeuille et se leva pour examiner tiroirs et placards. De la poche d'un veston pendu dans une petite garde-robe, il tira quelques lettres. Ce vêtement, il le reconnut pour celui que Sidney portait à leur dernière entrevue. Les lettres étaient toutes de dates très récentes. Pluisieurs enveloppes contenaient des notes de tapissiers ou de fournisseurs. De l'une d'elles une feuille s'échappa. Il la ramassa et l'examina.

—Tiens! tiens! exclama-t-il, recherchant l'épître qu'il venait de serrer et comparant entre elles les deux missives; mais c'est la même écriture; seulement la dernière ne remonte qu'à quatre jours.

Et il lut le contenu du second billet:

"J'ai vu la jeune fille que vous voulez épouser et je puis vous affirmer qu'elle ne vous aime pas. Croyez-moi, ce mariage ne peut avoir lieu. N'hésitez plus à rompre, c'est le seul moyen de détourner de votre tête la foudre dont elle est menacée."

—Est-ce un avertissement ou une prediction? Cherchait-on seulement à intimider Ralph? En tout cas, ce correspondant anonyme était ou bien perspicace, ou payé pour prédire à coup sûr. On ne peut nier que la foudre ne soit effectivement tombée!

Cette découverte l'ayant mis en goût, il poursuivit ses investigations. Mais il ne trouva rien. Tout à coup, en s'approchant de la cheminée, il tressaillit. Evidement, à la veille de quitter cette chambre, son propriétaire avait jugé prudent de détruire quelques paperasses. Les cendres n'évaient pas encore été enlevées et, entre les tisons à moitié consumés, un fragment de lettre, léché par les flammes, était demeuré presque intact. Gordon n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture de Ralph Sidney. La flamme avait dévoré la partie supérieure de la page. Les lignes de la fin subsistaient seules, toutefois tronquées.

Il lut les mots respectés essayant d'en reconstituer le sens.

"Aujourd'hui... vous ai renvoyé... et les souvenirs... je n'ai rien gardé... ces vaines menaces ....l'admiration qu'impose votre beauté .... les garanties de la position. Je resterai votre ami... ne devons plus... rencontrer."

Ce débris ne portait pas de signature, mais paraissait le brouillon d'une missive que très probablement Ralph avait expediée à une inconnue durant les dernières heures de son célibat.

—Cette correspondance serait curieuse à reconstituer, fit Gordon, songeur. Ceci m'a bien l'air d'une réponse à la lettre du veston. Mais alors ce billet est bien réellement une menace et, dans ce cas, l'affaire s'embrouille de plus en plus. Il semble que, de toutes les femmes qu'il trouvait sur sa route, ce pauvre Sidney n'ait réussi qu'à se faire autant d'ennemies.

Ses recherches terminées, il ferma soigneusement la porte et en remit le clé à la femme de confiance de Mrs Sidney. Puis, de plus en plus préoccupé, il regagna la demeure de l'infortuné Ralph.

V

ETRANGE NOUVELLE, ÉTRANGEMENT REÇUE.

En revenant à l'hôtel Sidney, le détective se rendit directement vers la chambre où la mère du défunt gisait dans une sorte de stupeur.

Kate la veillait, assise au chevet du lit. Gordon ouvrit doucement la porte et appela la jeune fille d'un signe. Celle-ci marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le repos de la malade, le suivit avec empressement.

—Il me faut encore quelques renseignements, fit-il, quand tous deux se trouvèrent dans le cabinet de Sidney. Et d'abord, dites-vous bien que ce que je cherche, ce sont plutôt des preuves pour disculper votre amie que pour donner des armes à l'accusation.